Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 66 (1978)

Heft: [5]

Artikel: Information professionnelle de l'ASF : avant les machines à laver

Autor: Rouseil, P.-A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-275256

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Information professionnelle de l'ASF

Avant les machines à laver

Une fois n'est pas coutume. Dans un magazine tout nouvellement rajeuni, tourné vers le présent et l'avenir de la condition féminine, nous regarderons vers le passé. Un passé encore relativement proche: quarante ans, cinquante peut-être, moins encore suivant où.

Dans une série d'articles sur le thème «Les travaux et les hommes», dans un ouvrage aussi («La ronde des métiers»), l'écrivain Ch.-F. Landry a su admirablement saisir dans toute leur authenticité les métiers artisanaux de chez nous; se pencher également sur les «petits métiers» humbles, effacés, d'une société dans laquelle les signes extérieurs d'aisance n'appartenaient encore qu'à une faible minorité. Ce n'était pas encore la société de consommation, des appareils électro-ménagers, des innombrables gadgets à usage unique. On faisait durer les choses. Etait-ce pourtant le «bon vieux temps» ? Il y a lieu, en tout cas, de consacrer quelque réflexion à la condition du travail d'alors: travail pénible et mal payé dont les femmes étaient loin d'être les seules à partager la contrainte. (Les hôpitaux, les asiles, les hôtels n'avaient-ils pas leurs «hommes de peine» ?) Mais aujourd'hui ? direz-vous. Certes le contexte est différent. Infiniment de choses ont changé, doivent encore changer. Mais il reste toujours d'humbles ou de scandaleuses conditions de travail: vendeuses à 800 francs par mois, ouvrières à domicile à 3 francs l'heure,... au travers desquelles l'expression de la dignité personnelle est même peut-être plus difficile encore que par le passé, à notre époque où le revenu imposable est l'aune la plus communément utilisée pour quantifier (ah, les enquêtes statistiques!) l'importance sociale de l'individu.

Mais, trêve de considérations, laissons parler Landry d'une modeste femme de lessive:

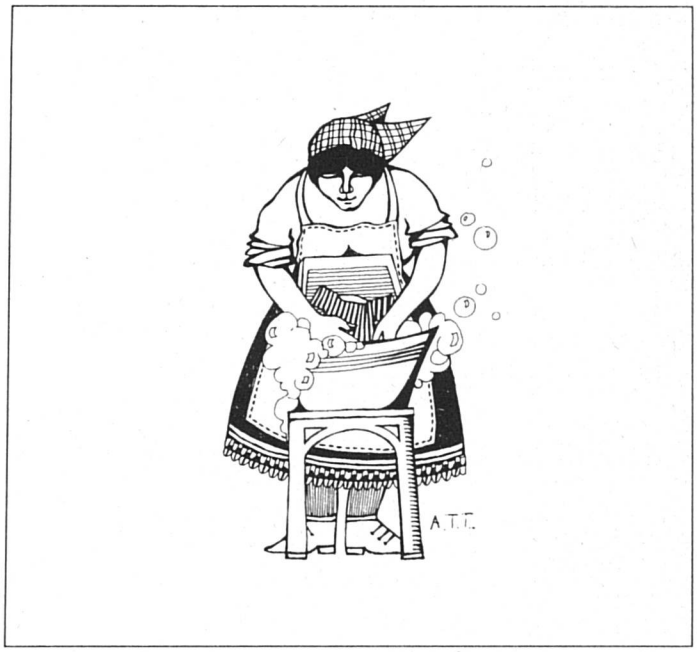
«— Je fais ça depuis nonante-six, c'est tout vous dire. Aussi, l'autre jour, justement, j'ai eu des mots avec ma patronne. J'étais à la chambre à lessive, et je lui dis : Faudrait me préparer ma marchandise. Elle a pris le seau, et quand elle a eu fondu les produits de lessive, elle me bouscule le seau dans les jambes... Oh, pas précisément dans les jambes, mais enfin, c'était tout comme... Bon, je me dis, et je patiente. On n'est pas venu à mon âge pour monter comme une soupe. Mais un moment après, qu'elle remettait au feu, elle me fait rouler une bûche jusque sous mes sabots. Alors je lui ai dit : «Vous savez, Madame X..., on a besoin de sa journée, c'est sûr, mais pour être des chiens ou des esclaves, non. Aussi à partir de demain, vous ne me verrez plus.»

«... Parce que vous savez, monsieur, les blanchisseuses, ça parle comme ça pense. Ainsi, parce j'aime bien aller au culte, il y en a une qui me disait : «Qu'est-ce qu'il te donne de plus, à la sortie, ton pasteur ?» C'est assez malhonnête. Chacun fait comme il veut. Moi, je me dis que quand on a peiné toute la semaine, dans la buée et tout, et mouillée, et des heures en surplus... j'ai besoin d'entendre quelque chose de bien, le dimanche...»

«... Je vais par exemple dans une famille. Eh bien, depuis un an, il y a un membre de moins. Ce n'est pas le diable. Cependant ils en ont profité pour me mettre la lessive tous les deux mois, au lieu de tous les mois... Si bien que me voilà avec une montagne de linge, et sale ! Aussi, en principe on devrait travailler de sept heures à midi et de une heure et demi à cinq heures et demie. Eh bien, monsieur, ça n'arrive jamais. On a toujours des heures supplémentaires, on finit à sept heures du soir, on n'a pas pris tout son temps à midi, pourquoi s'arrêter quand le travail presse, et on ne touche, bien entendu, pas un sou de plus, jamais.

— Combien gagne-t-on dans sa journée ?

— Sept francs, pas nourri. Aussi, je vais vous montrer : quand vous avez compté votre tram pour aller et revenir (à mon âge, et j'ai une jambe ouverte, le tram, c'est pas un luxe), quand



vous avez acheté votre dîner, et pour deux francs on n'a plus rien aujourd'hui, quand vous avez encore compté le pour-cent-du-soldat, voyez ce qui reste... Aussi, j'ai décidé de demander plus. (On peut se demander nettement : A quand une réglementation nette, et surtout efficace, de ces métiers humbles et très nécessaires ?) On avait aussi, suivant comme c'était compté, septante centimes de l'heure) (les manœuvres de maçonnerie on un franc septante cinq de l'heure)... maintenant, je vais jusqu'à nonante...»

«... Mais, j'y pense, je ne vous ai pas dit : les brosses, c'est nous qui les fournissons. J'en viens d'acheter une : un franc cinquante. Et nos tabliers de chambre à lessive. Et nos sabots. Moi j'achète des galoches, pas des soques. Eh bien j'ai usé ma paire, déjà, et ça me fera deux paires achetées la même année, à quinze francs l'une.

C'est un métier où l'on est toujours mouillée. Les pieds dans l'eau, le ventre humide. J'y ai bien pris des douleurs, jusqu'à ces dernières années que j'ai découvert un petit remède (elle ne me le dira pas, son «petit remède», encore un secret du métier).

- Quand j'étais petit, lui dis-je pour la laisser se reprendre un peu, les chambres à lessive n'avaient jamais l'électricité. Aussi la femme de lessive, c'était pour moi une femme monstrueuse, une sorte d'être phénoménal qui faisait un feu d'enfer, qui socquait dans le mouillé, qui touillait dans les seilles, qui apparaissait dans des nuages de vapeur, une sorte de déité infernale, éclairée d'une lampe à pétrole...

- Bien sûr, qu'elle me répond en m'interrompant comme il se doit... Si j'ai eu travaillé à la lampe. Eh bien, mon bon monsieur, encore plus souvent à la chandelle. C'était juste pour dire qu'on se voie, qu'on se sache là. Parce que pour le travail, fallait connaître son métier et l'avoir dans le bout des doigts et dans la conscience... Et pourtant, je sortais mon linge tout blanc, que c'était ma fierté, à l'étendage...»

«J'aimerais que l'on voulût bien voir en filigrane de ces lignes, conclut Landry, une courageuse personne, mal payée, qui ne se plaint pas, mais qui aimerait assez qu'on lui fît son droit. Qui n'aime pas être, comme elle dit «esclave». Et Landry d'ajouter : «J'aimerais que l'on voulût bien voir aussi, dans le parler de cette femme, la prudence vaudoise, et une sorte de beau langage, la vieille langue fleurie des vraies gens de métier».

Source : extraits d'un article de Ch.-F. Landry, paru dans la Gazette de Lausanne vers 1937-38.

P.-A. Rousseil